

NOTE SUR LA PRÉDICATION PASTORALE DANS UNE PAROISSE DE VILLE

La paroisse dont il va être question compte 14.000 âmes. Au milieu d'une ville de 220.000 habitants. Au plus épais des hommes, et du bruit, et du commerce et du plaisir. Corinthe et ses problèmes. C'est là que nous prêchons, mes vicaires et moi, à tour de rôle, à nos 5.000 pratiquants du dimanche.

Quand nous nous examinons sur la « fidélité » de notre prédication, qui devrait être « une force pour tout croyant », il nous arrive de nous demander : lui gardons-nous sa force ?

Sa force d'étonnement salutaire ?

Sa force nutritive ?

Sa force d'appel ?

D'abord sa force d'étonnement

La Parole que Dieu nous a confiée est une force parce qu'elle est une Nouvelle, énorme, stupéfiante, renversante.

Elle l'a été pour les prophètes, qui en saluaient avec transport la réalisation encore lointaine. Elle le fut, à la lettre, pour saint Paul quand il expérimenta lui-même, dans la vision-éclair de Damas, la puissance de cet Evangile qu'il devait porter aux païens et dont il serait désormais le « serviteur ».

D'où vient que notre prédication n'étonne plus ? ou si peu ?

La faute en est à « Ils », pensons-nous spontanément. « Ils », ce sont les auditeurs. « Ils » ne s'étonnent plus de rien. Mais si. « Ils » s'étonnent tout au moins de ce que nous ne les étonnions plus.

Soyons francs !... Si nous ne savons plus les étonner, c'est que la Nouvelle ne nous étonne plus... dans ce quelle a de plus étonnant, dans ce qu'elle a d'absolument nouveau : le Salut offert en Jésus-Christ. Le Salut qui est proche. La libération en plénitude, qui nous arrive avec le Jour. La Victoire totale du Christ ressuscité. Cette « séduction finale », qui est, suivant l'expression du Père Daniélou, non pas le « bout » mais le « but de l'histoire », est-ce qu'elle nous meut ? est-ce qu'elle nous « fait marcher » « *in spem vivam* » ?

Spes salutis. Spes gloriae. Espérance du salut. Espérance de la gloire. Nous étions bien d'accord, au cours d'Écriture Sainte, pour dire ou entendre dire qu'il s'agit là d'un « génitif objectif », que c'est là l'objet d'espérance, que saint Jean, saint Pierre, saint Paul, tous les premiers témoins de la Parole y sont passionnément attentifs, que, lorsqu'ils veulent « dynamiser » les fidèles¹, ils leur présentent l'objet final de leur attention et de leur attente.

Un objet passionnément désiré et déjà réalisé en son germe : « Le Christ parmi vous, espérance de la gloire ! » (*Colossiens*, 1, 27). Là est la force séductrice de la Parole. Là est « l'espérance apportée par l'Évangile qui vous a été annoncé » (*Colossiens*, 1, 23).

Sommes-nous d'accord ? En principe, oui. En fait, il nous faut reconnaître une certaine indifférence vis-à-vis de cette réalité, de cette « fin ».

Il y a quelques semaines, en réunion de prêtres, nous devions méditer sur le chapitre 15 de la *Première épître aux Corinthiens* qui contient l'intuition la plus riche sans doute de l'apôtre, sur la victoire finale du Ressuscité. Au début des échanges, l'un de nous devait déclarer : « Ça ne me fait ni froid ni chaud ».

Or il s'agit là — saint Paul le dit explicitement — de l'objet de la prédication : « Eux ou moi, voilà ce que nous prêchons » (*1 Cor.*, 15, 11-12).

1. Cf. *Colossiens* 1, 11 : *En pasè dunamei dunamoumenoi*, « animés d'une puissante énergie ».

Nous, les pasteurs. Car c'est un pasteur qui parle à sa communauté de Corinthe, déjà organisée, ayant ses assemblées liturgiques.

Que les missionnaires proclament fortement dans leur prédication kérygmaticque le Salut en Jésus-Christ ressuscité, rien de plus normal. Mais les pasteurs doivent nourrir l'espérance de la communauté qui leur est confiée. Comment le ferait-il sans prêcher l'Avènement final, la Libération ?

Une saison liturgique comme l'Avent s'y prête admirablement. Mais c'est toute la prédication ordinaire qu'il faudrait pénétrer de souffle kérygmaticque. Car il s'agit moins de prêcher le Jour que de prêcher en vue du Jour, de telle sorte que tout soit mis sous l'éclairage de ce Jour, toute l'histoire qui marche vers ce Jour.

Optique facultative ? Plusieurs encore le pensent qui n'y voient qu'une manière de prêcher relativement récente, alors que c'est la fidélité à la Parole même de Dieu et à la Tradition qui l'exige.

Qu'on lise les Lettres qui ouvrent l'*Apocalypse*, écrites à des responsables de communautés chrétiennes. Qu'on lise la *Première épître* de saint Pierre qui est peut-être une homélie baptismale. Qu'on lise surtout les lettres de saint Paul qui écrit comme il parle, en missionnaire et en pasteur. On sera absolument convaincu que l'un des buts de la prédication pastorale est de maintenir le Peuple chrétien en attente joyeuse et lucide de la Révélation et de la Transfiguration finales. C'est de mettre au cœur des fidèles l'espérance qui faisait exulter la communauté de Philippiens : « Pour nous, nous attendons ardemment comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ qui transformera notre corps de misère en un corps semblable à son corps de gloire, avec cette puissance qui lui donne même de s'assujettir l'univers » (*Philippiens*, 3, 20-21).

Sa force nutritive

Etre fidèle à la Parole de Dieu, c'est aussi lui garder sa force nutritive. Qu'est-ce à dire ?

On nous dit souvent : « Donnez-nous du solide, du nour-

rissant ». Excellent désir de nos meilleurs paroissiens. Mais qu'est-ce qu'une prédication solide, nourrissante ?

Une prédication doctrinale ? Soit. Mais ne réservons plus ce mot, de grâce, à un exposé abstrait, alourdi de citations, et reproduisant tant bien que mal nos thèses ou argumentations théologiques.

« Le Pain vivant », disait Jésus, « le Pain descendu du ciel, le Pain que je donnerai ». Ou encore : « L'Eau vive, l'Eau que je donnerai ».

Non que nous fassions fi de la théologie, mais le but de la théologie n'est pas d'échanger la Parole vivante contre des abstractions et des formules sans saveur, il est de mettre en lumière, de rendre accessible, de faire goûter les réalités mystérieuses qu'elle exprime.

Les réalités !

« Substantia rerum », dit bien l'*Épître aux Hébreux* de l'objet de foi. Or cette substance nourrissante est faite de toutes les « merveilles de Dieu », de toutes les interventions qu'il a prodiguées et prodigue toujours dans l'exode du Salut.

Si nous ne prêchons pas le Dieu qui se révèle dans son action, nous sommes infidèles à la Parole qui nous est confiée ; nous ne nourrissons pas, nous les Pasteurs, le Peuple de Dieu. Peut-être sortons-nous le cœur léger de cérémonies fortement orchestrées au cours desquelles un prédicateur a fait de l'éloquence autour de slogans plus ou moins vides.

Mais relisons *Isaïe* (5, 12-13) :

Ce ne sont que harpes et cithares,
tambourins et flûtes,
et vin de leurs beuveries.
Mais pour l'œuvre de Yabvé, nulle attention,
ce qu'il fait leur échappe.
Aussi mon peuple sera-t-il déporté
faute d'intelligence,
ses grands dévorés par la faim
et ses foules séchant de soif.

Inutile de commenter, c'est la plainte du Seigneur lui-même.

Si notre peuple reste en pays étranger, si nos militants restent sur leur faim, nous savons pourquoi.

« Le Seigneur et ce qu'il fait dans l'Histoire », voilà bien le contenu nutritif de la Parole. Là est le solide, le Dieu solide, sur lequel repose la Foi d'Abraham et de ses fils, ... le solide opposé au « vain », le rocher d'où jaillit l'eau vive.

Écoutons encore une autre plainte de Dieu :

A la poursuite de la Vanité,
ils sont devenus vanité !
Au lieu de dire : « Où est Yahvé
qui nous fit monter du pays d'Égypte
et nous dirigea dans le désert ?... »

Les prêtres n'ont pas dit : « Où est Yahvé ? »
Les interprètes de la Loi ne m'ont pas connu.

Jérémie, 2, 5-6 et 8

Et encore :

Car c'est un double méfait que mon peuple a commis ;
ils m'ont abandonné,
moi, la Source d'eau vive,
pour se creuser des citernes,
citernes lézardées
qui ne tiennent pas l'eau.

Jérémie, 2, 13

Péché du peuple, mais d'abord péché des pasteurs. Et c'est le Christ Jésus lui-même qui le dira aux pasteurs d'Israël :

« Vous avez dérobé la clef de la science ! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés ! »

Luc, 11, 52

S'agit-il, sous prétexte de prêcher « ce que Dieu fait », de reconstruire de perpétuels « cheminements bibliques » avec les étapes désormais classiques : Abraham, Moïse, les Prophètes ? S'agit-il de prendre un langage plus biblique, de multiplier les citations bibliques ?

Nullement. Il faut connaître les principales étapes de l'Histoire du Salut, il faut étudier les thèmes bibliques. Mais cela ne suffit pas pour accéder et faire accéder aux fontaines du Salut. Il faut pour cela nous rendre attentifs à ce que voient et jugent les témoins de Dieu, qu'ils s'appellent Moïse ou

Samuel, Isaïe ou Jérémie, Jean ou Paul. Si nous rejoignons leur regard, ils ne peuvent que nous plonger dans l'Histoire qu'eux-mêmes rapportent et vivent.

Tous d'ailleurs participent à la vision de l'unique témoin, le « Témoin Fidèle » qui nous dit « ce qu'il a vu chez son Père », les œuvres du Père accomplies par lui.

Saint Thomas nous dit bien dans son langage si simple que cette vision est à la source même de notre foi : « *Ex visione ejus cui creditur* ».

Il n'est pas trop certes de ce que les théologiens ont explicité, de ce que les mystiques ont expérimenté, pour nous faire accéder à cette vision. Bible, théologie, spiritualité doivent toujours être à la source de notre prédication, mais elles manqueraient leur but si elles ne nous conduisaient pas au Dieu qui parle et se révèle dans son œuvre qui est l'Eglise, afin que « par le moyen de l'Eglise soit maintenant révélée... la sagesse infiniment diverse de Dieu » (*Ephésiens*, 3, 10).

Nous n'avons pas à présenter les « visions de notre cœur », mais les « projets du cœur de Dieu » réalisés dans son Eglise. Alors notre prédication sera solide et nourrissante, alors nous ne serons pas — pour reprendre la belle expression de saint Paul — « infidèles à la vision » (*Actes des Apôtres*, 26, 19).

Sa force d'appel

L'Eglise que nous prêchons est une Eglise à bâtir. La Parole de Dieu qui la construit appelle tout homme à la construire. Lui gardons-nous cette force d'irruption que Dieu a mise au cœur de sa Parole pour parler au « cœur de Jérusalem » ? Lui gardons-nous cette force d'appel ?

Nous avons le souci d'adapter et pour cela nous étudions sociologiquement nos auditoires, nous tenons compte de « ceux qui sont là », de leur mentalité, de leur situation concrète.

Nous pensons bien aussi connaître l'homme contemporain, l'homme de la ville, l'homme technique... Nous prenons un langage d'aujourd'hui. Le confessionnal, la direction spirituelle, l'éducation des militants ont rendu plus riche et plus directe notre intuition du cœur humain.

Est-ce suffisant pour assurer le passage du cœur de Dieu au cœur de l'homme ? « Cor ad cor loquitur ».

Le Père Bouyer, dans son *Newman*, a un chapitre admirable que, pour ma part, j'ai souvent relu, sur les *Parochials Sermons*.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire ce qu'il dit de leur force pénétrante :

L'attitude de spectateur est le plus radicalement interdite à qui les écoute. Bon gré mal gré, il faut les entendre comme une parole « ad hominem ».

Ils nous mettent en cause, ils nous accusent, ils nous provoquent de manière à nous interdire les dérobadés esthétiques ou autres...

Ils sont un *appel* sans relâche au détachement renouvelé, à l'effort de plus en plus crucifiant, au don de soi toujours recommencé pour être enfin total.

La vocation d'Abraham : « Va, quitte ton pays, la maison et la famille de ton père », l'appel du jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et puis suis-moi ».

Si la parole de Newman atteignait le cœur de chacun de ses auditeurs, c'était sans doute — son biographe le montre bien — à cause de sa connaissance admirable du cœur humain, mais plus encore à cause de sa connaissance de la Parole. Pénétrant au cœur même de cette Parole, il lui gardait toute sa force d'appel.

C'est l'appel qui provoque la réponse. Or nous négligeons trop souvent de transmettre l'appel que saint Paul rappelait si souvent à ses fils : appel à la « sainteté », appel à la « communion du Fils », appel à « la construction du Corps du Christ », appel à « la libération », appel à « la connaissance du mystère », appel à « la paix » dans l'unité du Corps.

Trop mystique ! dira-t-on. Vous n'êtes pas sur terre ! Prêchez-leur la morale !

Mais saint Paul dans ses pathétiques appels, ne nous prêche-t-il pas la morale ? et saint Pierre, dans son admirable *Première épître*, où il est souvent question de l'appel ? Peut-on les accuser d'un manque de réalisme ?

Le vrai, c'est qu'ils croyaient à l'appel de Dieu, qu'ils s'adressaient à des « appelés » et qu'ils ne pouvaient leur présenter aucune exigence qu'en vertu de l'appel.

La morale, pour eux, et l'ascèse la plus exigeante, ce ne pouvait être que : « Menez une vie digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (*Ephésiens*, 4, 1).

Ils savaient leur dire à tous : « *Vous aussi*, vous entrez dans la construction pour former avec l'Esprit une demeure de Dieu » (*Ephésiens*, 2, 22).

Vous aussi, vous en êtes.

Toi aussi, tu le vois, tu n'es plus esclave, tu es fils (*Galates*, 4, 7).

Ils savaient que la force d'irruption de la Parole vient de « Celui qui nous appelle à son admirable lumière » (*1 Pierre*, 2, 9).

Si nous nous mettons à leur école, ils nous pressent de dire aux chrétiens d'aujourd'hui « qui » les appelle et « à quoi » il les appelle.

Ces auditeurs du dimanche qui ont pris place pour trois quarts d'heure dans mon église, je dois les appeler au nom du Seigneur à prendre place, comme pierres vivantes, dans la « maison spirituelle », comme membres vivants dans le Corps du Christ.

Ai-je besoin d'ajouter que l'appel a plus de chance d'être entendu quand la communauté liturgique est là, réellement présente et attentive, quand elle appelle elle-même à prendre place et quand elle répond elle-même : Me voici, Amen.

Je pourrais citer des témoignages, mais ma note est déjà trop longue.

Je l'ai écrite rapidement et à la relire je m'aperçois que j'ai à peu près tout tiré de l'Écriture Sainte. Je ne veux pas m'en excuser auprès de vous ! Dans un exposé plus long (celui que je n'ai pas voulu faire), j'aurais fait appel aux Pères. Mais je crois avoir été fidèle à leur pensée et à leur manière.

« Leur pensée — je cite encore le Père Bouyer à propos de

Newman — se meut dans le cadre et dans les formes mêmes de la Révélation. Leur attitude à l'égard de la Vérité révélée est celle que Celle-ci demande et suggère ».

Il me semble pour tout résumer que la prédication pastorale a tout à gagner à se présenter suivant les exigences et les suggestions de la Vérité révélée, à se mouvoir « dans le cadre et dans les formes mêmes de la Révélation ».

C'est bien là la haute fidélité de la prédication pastorale.

Henri DUBREIL